

toujours divine Juliette, laquelle, aveugle à présent, ne cessait de le regarder avec les yeux de l'amour tandis qu'il lisait ses pages somptueuses devant un parterre choisi de jeunes gens, dont cet Alphonse de Lamartine, qu'à peine sorti de la chambre il traitait, en réponse aux propos flagorneurs du jeune prince romantique, de grand dadais. Juliette qu'il demanda en mariage après la mort de sa femme, et qui refusa. Ne changeons rien, dit-elle.

On trouve aussi Chardin (Jean-Baptiste Siméon) Paris 1699 - Paris 1779. Il vivait à une adresse que je n'avais pas besoin de noter pour la retenir. J'allais le visiter régulièrement au Louvre, du temps que le musée était gratuit le dimanche, ce qui allait bien avec mes moyens, et où je passais un long moment en tête à tête avec la pipe et le saladier débordant de pommes, accrochés dans une petite salle attenante à la grande galerie. Plus tard, profitant d'une tribune que me proposait un magazine, j'ai écrit sur lui afin de témoigner officiellement ma reconnaissance et m'acquitter de ma dette. Je crois me souvenir que je n'étais pas responsable du titre de l'article, mais il n'était cependant pas l'invention d'un secrétaire de rédaction, la phrase était extraite du texte, et elle disait ceci : « Pour les affinités il n'y a pas à chercher loin. Il s'attachait à des sujets tirés du quotidien, aux objets modestes, et il travaillait lentement. Comme moi. C'est comme ça que j'en arrivais à me dire qu'au fond Chardin était un type dans mon genre. » D'où le titre choisi : Chardin, un type dans mon genre. Ce qui n'avait rien de condescendant ou de grivois, ce qui disait simplement cette familiarité que j'avais établie avec lui au cours de ces

longues séances de pause où je glissais ma main dans la sienne pour mieux le suivre dans l'exécution d'un reflet argenté. Mais ce qui, quand j'ouvris le magazine, me fit rougir.

Dans ces années où je progressais laborieusement, ligne à ligne, et où je m'attachais à rendre au plus juste l'esprit de mon enfance, les lieux sans charme de ces campagnes de l'Ouest gorgées de vert et de pluie, l'extrême humilité de ses habitants, leur sens de la parole et leur manque de fantaisie, il me convainquait de ne pas dévier de ma voie quand je trouvais ma palette trop lourde, trop collante, et que je l'aurais volontiers échangée parfois contre un paysage toscan et une famille érudite. Ne t'inquiète pas, me disait Chardin. L'art se moque de ce qui brille. Fais comme moi. Fais la sourde oreille. Rends compte le plus honnêtement, le plus simplement, de ce que tu vois. Et si tu sais voir, ce qui implique de fermer les yeux, tu y verras des beautés qui valent largement celles des beaux quartiers. Tu es sûr, Siméon ? (J'aimais bien l'appeler par son troisième prénom que l'on donne généralement à un petit canard jaune dans les livres d'enfants.) Trouver des beautés à ma vieille tante Marie, confite en dévotion, toute sèche et rabougrie ?

Au XVIII^e siècle on classait les artistes selon l'importance du thème traité. On avait placé au sommet de la hiérarchie les peintres d'histoire, ceux dont le nom ne nous dit quasiment rien aujourd'hui et qui n'avaient pourtant pas leur pareil pour faire tenir dans un rectangle panoramique la prise de V. par le maréchal De Quelque Chose, qu'on apercevait dans un coin du tableau, dressé

sur ses étriers, minuscule et emplumé, suivant à la longue-vue la bonne exécution du massacre des habitants. Suivaient, en redescendant, les peintres de portrait, puis de scènes de genre, et tout en bas, au dernier échelon, on rencontrait les soutiers de l'art, ceux pour qui on avait créé la mention : Talent dans les fruits et les fleurs. Autrement dit, les peintres du dimanche, les bons à rien d'autre qu'à décorer les trumeaux de cheminée. On m'a casé dans cette catégorie, soupirait Chardin, en regardant par-dessous cette espèce de visière d'imprimeur dont il se coiffait, sans doute pour ne pas être aveuglé, mais aveuglé par quoi ? Par sa pauvre chandelle ? Et il ajoutait : Si ça les amuse.

J'avais résisté longtemps avant de gagner à reculons ce classement infamant. Car enfin, talent dans les fruits et les fleurs, est-ce qu'on peut vraiment se faire valoir en peignant son jardin ? Est-ce qu'il ne vaut pas mieux s'intéresser aux hauts faits d'armes du maréchal De Quelque Chose et aux malheurs des habitants de la ville de V. ? Laisse tomber la marche du monde, me soufflait Chardin. Ceux qui pensent aller à sa rencontre commencent par enjamber les mendiants assis devant leur hôtel particulier en se flattant de garder leur compassion intacte pour les martyrs du lointain. Le monde défile à ta porte. Ne sois pas impatient. Assieds-toi et attends. Apprends à habituer tes yeux à la pénombre des vies obscures et tu verras des formes apparaître, des visages s'animer.

La peinture apaisée de Chardin parlait pour lui, et j'étais tout disposé à le croire, mais de là à suivre ses conseils. Les temps avaient changé, on ne s'éclairait

++ j'aime, les adjectifs soyeux, les adverbes traînants, les contournements alambiqués, les antiphrases perfides, les prolégomènes fuyants, tout ce qui retarde la révélation, ces passes de cape gracieuses qui repoussent l'instant de la mise à mort. Mais la mise à mort, franchement, je préfère laisser ça au maréchal De Quelque Chose.

Affublé d'une forte myopie que je me refusais de corriger pour des raisons esthétiques — mais j'avais bien remarqué que Chardin sur ses autoportraits portait des lunettes, ce qui conduit à privilégier une vision de près —, évoluant dans un brouillard permanent qui accentuait mon retrait du monde, je profitais que la petite salle du Louvre n'avait pas de gardiens, occupés à surveiller la cohue de la grande galerie, pour coller le nez sur les petits tableaux du doux maître. Grâce à quoi je repérais des détails de trois fois rien, comme cette gouttelette de vermillon déposée dans le fourneau de la longue pipe en terre blanche, posée à l'oblique sur le bord d'un coffret ouvert, tapissé à l'intérieur d'un velours bleu pâle. Peu à peu je me rendais, me convainquant qu'il me faudrait en passer par là. Et tant pis pour les mots d'ordre qui me serinaient le contraire. C'est à cette fine pointe rougie, à ce résidu de braise dans la pipe de *La Tabagie*, que j'ai allumé les cigarettes que fume le grand-père des *Champs d'honneur* dans sa 2 CV, laquelle est pour nous, avec son allure d'escargot, une apologie de la lenteur.

Ce qui ne voulait pas dire que je tournais le dos au monde contemporain. Il n'y avait là aucune nostalgie, et de quoi, mon Dieu? De cette enfance

philosophique destiné moins à le rassurer qu'à remonter mon piteux coefficient révolutionnaire de quelques dixièmes à ses yeux, même si je ne me faisais aucune illusion sur la valeur de notre échange. J'avais l'humiliant sentiment que nous appartenions tous deux à la catégorie des commis marcheurs, du petit bois de la contestation, ceux sur qui on compte pour faire nombre et à qui on ne demande rien d'autre que de reprendre les slogans sans en discuter les mérites et le bien-fondé. On récitait des phrases comme autrefois à la messe les répons en latin. On s'était habitués à n'y rien comprendre. Ce qui, aujourd'hui, était bien moins grave qu'autrefois où planait sur nos têtes la crainte de l'enfer. Là, on ne craignait pas grand-chose, sinon une touche de ridicule. Il s'agissait encore de sacrifier à un rituel. La manifestation et ses banderoles remplaçant les cortèges et ses bannières, et le leader du syndicat étudiant le curé de la paroisse. Même la thématique sur l'argent n'avait pas changé, où les riches demeuraient obstinément dans le viseur. Bienheureux les pauvres, et vive le peuple.

Nous nous tenions à la périphérie d'un mouvement dont nous sentions l'effet de souffle, lequel nous plaquait comme une bourrasque contre nos vies. Mais les mots d'ordre nous arrivaient appauvris par le bouche-à-oreille, déformés par la bouillie sonore des porte-voix, pervertis par les interprétations successives. Contrairement aux meneurs qui bénéficiaient d'un endoctrinement rigoureux au sein des groupuscules politiques et qui étaient entraînés aux joutes oratoires, nous avançons sur

des sables mouvants, peinant à faire le lien entre les slogans et l'emploi de nos journées. De sorte que tous les deux, feignant de débattre de la propriété et du vol — et avec nous des milliers —, nous étions des misérables. J'ai oublié ce que j'ai marmonné à l'ami proudhonien, mais certainement pas ce qui serait venu spontanément à l'esprit des gens honnêtes et consciencieux de mon enfance : tu pourrais arrêter de voler et te mettre au travail, par exemple. Parce que travailler, personne n'y pensait.

faute d'avoir su transmettre une quelconque science du langage comme des griots au fond des forêts d'Afrique, ce ne sont plus que des machines à remonter le temps. Pour la pratique de l'instrument, l'important était de prendre un air inspiré et, paupières closes, balançant la tête en rythme, d'atteindre à un certain niveau sonore où l'on pouvait feindre l'extase. À partir de là, il n'y avait plus qu'à convier le bluesman de Haute-Loire, par exemple, et on appelait ça faire un bœuf.

Mes amis d'été se répartissaient entre deux ou trois communautés. La liberté sexuelle n'y était pas aussi grande que ce que les bien-pensants s'imaginaient avec effroi et convoitise. Il ne suffit pas de se promener nu. On ne s'improvise pas libertin du jour au lendemain. Quand un couple se défaisait et qu'un autre se recomposait dans le même lieu, il y en avait toujours un ou deux qui pleuraient. Comme un peu partout. Avec cette différence cependant que la promiscuité entretenait le chagrin. Au nom du respect de la liberté de chacun, on essayait cependant de ne pas en vouloir à l'autre qui s'engouffrait dans la chambre de jadis avec son nouvel amour, même si intérieurement, et parfois à l'occasion d'une soulerie, les mêmes noms d'oiseau volaient. Quand la douleur était trop forte, l'abandonné quittait le groupe, et il est arrivé que l'un d'eux, jeune homme élégant et discret, se volatilise tout à fait, ne donnant plus jamais de ses nouvelles, qu'on retrouva des années plus tard, un emploi dans la fonction publique, chevelure soignée, bon époux, bon père de famille, pour qui cet épisode communautaire avait été une sorte d'effroi où l'avait entraîné l'amour d'une jeune

RIMBAUD, adieu à
la poésie

filles, quelque chose comme *Une saison en enfer* du jeune Rimbaud.

Sur cette dérive du poète de Charleville, qui est une sorte de contrition interloquée, d'effarement devant ce qui s'est passé (la liaison avec Verlaine, la rage exterminatrice, le dérèglement des sens, l'incandescence poétique), on peut lire le témoignage d'Ernest Delahaye qui fut son camarade de lycée. On le trouve dans un petit livre à la couverture grise où, sous le titre *Mon ami Rimbaud*, ont été recueillis les souvenirs que l'ami d'Arthur avait fait paraître dans plusieurs revues quand il comprit qu'il avait croisé le génie. Delahaye revoit pour la dernière fois son camarade en 1879. Depuis leur dernière rencontre, cinq ans plus tôt, le jeune homme aux semelles de vent a parcouru toutes les routes d'Europe, franchi à pied le Saint-Gothard sous la neige, manqué de mourir d'insolation et d'épuisement en Italie, suivi un cirque jusqu'en Suède, s'est engagé dans l'armée hollandaise pour désertier à Java, a travaillé dans une carrière à Chypre dont il parle comme d'un enfer minéral. Et devant son ami de passage, qu'il reconnaît à peine, tellement son visage autrefois poupin s'est émâcié, durci, et sa peau tannée, Ernest Delahaye qui ressemble déjà avec ses rouflaquettes à un bon bourgeois de Charleville est comme intimidé, ne sachant comment renouer avec leur vieille complicité d'adolescents quand ils échafaudaient au milieu des maisons ruinées par les bombardements de la guerre de 1870 leurs projets poétiques pour conquérir Paris. Et prudemment il évoque l'engouement de leurs jeunes années. Et la littérature ?

Et le grand jeune homme de vingt-cinq ans qui traversait la place ducale une épaule légèrement en avant, et dont les yeux clairs perçaient les êtres et les choses, qui semble aujourd'hui avoir déjà vécu plusieurs vies, et dont la moins importante à ses yeux est certainement sa brève vie de poète, « eut alors, en secouant la tête, un petit rire mi-amusé, mi-agacé, comme si je lui eusse dit : "Est-ce que tu joues encore au cerceau ?" » et répondit simplement : "Je ne m'occupe plus de ça." » L'ami de mes amis ne s'occupait plus de ça, cette folle parenthèse communautaire de ses vingt ans.

Quelques-uns pendant l'année scolaire étaient surveillants d'internat. Mais la plupart vivaient d'expédients, de fausses déclarations à l'assurance chômage, et de petits boulots. Un noyau dur travaillait par intermittence dans une entreprise de ramonage, et en se relayant pour occuper en permanence la place, ce qui leur permettait de travailler quelques jours par mois, selon les besoins des uns et des autres. De par leur fonction, ils étaient amenés à visiter des demeures de la cave aux combles. Quelquefois ils se servaient en bouteilles de vin quand leur amoncellement était, à leurs yeux, incompatible avec la capacité d'absorption des propriétaires. Quand ceux-ci ouvraient leur porte à ces jeunes gens chevelus, ils ne manquaient pas de marquer leur surprise. Ils étaient très loin, dans leur mise, du ramonneur savoyard, de son échelle et de sa marmotte, et paraissaient plutôt les membres détachés d'un groupe de rock. Mais comme ils étaient souriants et compétents, on finissait même par les recommander aux voisins méfiants. Car, comme

Réprobation de la jeunesse

monsieur Poirier dit Gracq, on se méfiait beaucoup de la jeunesse, alors. Les cheveux longs pouvaient nous valoir des insultes en pleine rue, et des crachats sur le bord des routes. Nous étions des bons à rien, des parasites, des poux ambulants. Ce sont les immigrés qui ont pris le relais de cette réprobation publique, quand les jeunes rebelles rentrèrent peu à peu dans le rang.

Dérive banditisme

Certains vivaient plus ou moins de rapines. Les maisons de vacances délaissées dix mois de l'année étaient leur cible favorite. Comme elles étaient censées appartenir à des riches, ils se targuaient d'être de modernes Robin des bois, même s'ils se redistribuaient la manne entre eux. Ce délestage de quelques meubles trouva vite son point d'engorgement auprès des brocanteurs de la région. Tous ces jeunes gens dont les grands-parents mouraient en même temps en leur laissant opportunément des commodes Louis XV, ça commençait à faire louche. Et il fallut passer à autre chose. Fascinés par ce mode vie, ne sachant plus trop où se situait la barrière entre la rébellion et le banditisme, ils avaient été à deux doigts de basculer, quand ils commencèrent à lorgner vers les banques. Alors il était possible d'encaisser un chèque au porteur simplement en se présentant devant le guichetier. Ils jetaient leur dévolu sur un établissement central avec beaucoup de clients, ce qui garantissait un certain anonymat, se postaient à côté d'un homme bien mis remplissant un bordereau, recopiaient son numéro de compte et son nom, revenaient déguisés en notaire — l'un d'eux se faisant même couper les cheveux pour l'occasion —, remplissaient un